

LeVerbe

ENTREVUE Jesse MAC CORMACK

REPORTAGE
La bibliopole spirituelle
de Saint-Romuald

TÉMOIGNAGE
Outremangeuse et
affamée de Dieu

AVANT-GARDE



Une résistante antinazie sur Instagram

Connaissez-vous Sophie Scholl, cette jeune chrétienne qui s'est engagée dans la résistance antinazie jusqu'au prix de sa vie? En 1942, elle a fondé à Munich, avec son frère Hans, La Rose blanche, un groupe d'étudiants clandestins qui distribuaient des tracts pour réfuter l'idée totalitaire d'obéissance aveugle et promouvoir la conscience morale des individus responsables.

Leur cinquième tract portait un appel vibrant à l'engagement: «Prouvez par l'action que vous pensez autrement! Déchirez le manteau d'indifférence dont vous avez recouvert votre cœur! Décidez-vous avant qu'il ne soit trop tard...» Après l'exécution de Sophie à 21 ans et la dissolution de la Rose blanche par la Gestapo, ce tract sera lâché par l'aviation anglaise en millions d'exemplaires sur tout le territoire allemand.

Pour que cette martyre de la liberté soit plus amplement connue, aimée et imitée par la jeunesse d'aujourd'hui, la télévision publique allemande a lancé un compte Instagram posthume qui la fait revivre à travers des photos, des citations et des illustrations actuelles. Une idée originale qui rejoint déjà près d'un million d'abonnés! Une idée que l'on gagnerait à importer pour garder vivante la mémoire des héroïnes et des héros de chez nous auprès des nouvelles générations.

➕ [instagram.com/ichbinsophiescholl](https://www.instagram.com/ichbinsophiescholl)



Du chœur au cœur

Cet été, vivez une expérience immersive en 360 degrés à la chapelle des Ursulines de Québec. *Échos du chœur* est un voyage intime dans le temps et dans l'espace de ce lieu emblématique de la Nouvelle-France.

À travers leurs témoignages, les religieuses partagent en toute générosité leur expérience de la chapelle. Grâce à leurs paroles, à leurs chants et à leur silence, elles transmettent des clés pour mieux apprécier l'architecture, les œuvres d'art et les symboles de ce haut lieu de sainteté. Mais surtout, elles se révèlent à nous! Ainsi, à partir du chœur historique, nous sommes conduits au cœur mystique des sœurs, qui depuis 1639 n'ont cessé d'éduquer la population et d'intercéder pour tous les habitants de la petite colonie devenue grande capitale.

Le cœur du chœur se trouve sans doute au tombeau de sainte Marie de l'Incarnation, sur lequel les visiteurs peuvent se faire pèlerins, se recueillir et, pourquoi pas? demander une grâce à celle qui disait qu'«on ne traite jamais avec Dieu mieux que dans le silence». Une pause historique, de beauté et de transcendance, à ne pas manquer lors de votre prochaine visite du Vieux-Québec.

➕ [polecultureldesursulines.ca](https://www.polecultureldesursulines.ca)



4 génies du christianisme à l'Unesco

En 2022-2023, l'Organisation des Nations unies se propose d'honorer la mémoire d'une soixantaine de personnalités ayant apporté une contribution remarquable dans les domaines de la paix, de l'éducation, des sciences et de la communication. Quatre d'entre elles s'illustrent par leur foi chrétienne comme source et sommet de leur action.

Sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897), religieuse carmélitaine et docteure de l'Église traduite en 83 langues, valorise spécialement le rôle des femmes au sein des religions et magnifie la science de l'amour.

Johann Gregor Mendel (1822-1884), prêtre augustinien, scientifique et cofondateur de la génétique moderne, manifeste les liens harmonieux qui peuvent exister entre foi et raison.

Nicolas Copernic (1473-1543), chanoine et astronome, célèbre pour sa théorie de l'héliocentrisme, marque aussi bien notre vision du cosmos que celle des rapports entre science et société.

Nersès Shnorhali (1100-1173), évêque, poète, musicien et théologien, reconnu pour ses infatigables engagements politiques en faveur de l'unité et de la paix, rappelle notre besoin constant de dialogue entre les cultures.

Quatre génies du christianisme qui ont su ingénieusement concilier sciences naturelles, humaines et divines.

LES CORPS INTERMÉDIAIRES

Antoine Malenfant

antoine.malenfant@le-verbe.com

Ce sera notre petit secret. Il m'arrive parfois, à la manière des gens qui se projettent dans d'inaccessibles fantasmes pornographiques, de regarder des philosophes débattre sur YouTube.

L'autre jour, l'un d'eux rappelait que, pour la philosophe Hannah Arendt, l'État totalitaire avance en taille et en vigueur au fur et à mesure que les corps intermédiaires s'éclipsent. (Non, un corps intermédiaire n'est pas l'oreiller que votre épouse place entre elle et vous, tel un infranchissable récif corallien, pour éviter que vos pieds froids atteignent ses mollets sous la couette.)

Les corps intermédiaires sont ces groupements humains – la famille, l'association du quartier, le petit syndicat de boutique – qui servent de cordon sanitaire entre l'État et l'individu, afin d'éviter que l'un s'arroe l'autre, et vice-versa.



Rédacteur en chef pour Le Verbe médias et animateur de l'émission *On n'est pas du monde*, **Antoine Malenfant** est diplômé en sociologie et en langues modernes. Il carbure aux rencontres fortuites, aux affrontements idéologiques et aux récits bien ficelés.

Pour toutes sortes de bonnes et de mauvaises raisons, les derniers mois ont réduit la société à deux entités : son plus petit atome, l'individu ; et son expression la plus enflée, l'État. Entre les deux, tout semble s'être évanoui. La paroisse, le club d'échecs, les soupers de famille.

Manger avec les mêmes personnes, chaque jour, des années durant, peut générer d'innombrables frustrations, tensions, et même quelques pertes d'appétit. On préfère donc ouvrir la télé pour étouffer le silence assourdissant et les bruits de manducation.

Or, la table familiale peut aussi être un lieu privilégié de confrontation des idées, de recherche de la vérité, d'incompréhensions mutuelles, d'empoignades verbales bien senties, malgré l'adversité politique. Parce que, même si Guillaume milite à gauche de la table, il restera toujours le frère de Julie, qui campe plutôt à droite du plat de salade.

*

Ne croyez jamais quelqu'un qui vous dit que la taille importe peu. Tout est une question de taille. Tout.

C'est du moins la thèse absolument géniale défendue par Olivier Rey (*Une question de taille*, 2014). Mégaparc d'attractions, minimaison, mégapole, microbikini. Cette perte du sens de la mesure, de la juste échelle serait à l'origine de bien des maux.

Prenons l'exemple d'une entreprise. Passé un certain stade, le bien obtenu par la croissance sera dépassé par les problèmes administratifs, logistiques, managériaux. Ou encore, ce magazine : s'il avait 2 pages ou 2000 pages, ce ne serait plus un magazine.

*

La santé des corps intermédiaires comme la famille est indispensable à la santé du corps social tout entier. D'ailleurs, la crise de la vérité que nous traversons, avant d'être sur Twitter, dans les médias alternatifs et les *fake news*, prend naissance dans chaque foyer.

Le fameux « vivre-ensemble » dont nous entretenons assidument les bonnes personnes ne s'apprend pas dans ce lieu géant et abstrait qu'est « la société », mais bien dans ces corps intermédiaires en voie d'extinction. J'espère de tout cœur qu'on ne perdra pas la main, qu'on reprendra vite l'habitude de se rencontrer, de se visiter et d'accueillir. Quitte à endurer quelques engueulades autour de la table.

Ce sera toujours mieux qu'un apéro-zoom. ■

SERGE BOUCHARD : UNE VOIX, LE SOIR

Éric Bédard

eric.bedard@le-verbe.com

Une voix impossible à oublier. Grave, chaude, juste. Servie par un propos cohérent, structuré, clair; des réflexions simples mais riches, imaginées. Un personnage aussi dont il savait jouer: chapeau à la Indiana Jones, barbe blanche, œil perçant, sourire complice et satisfait lorsque surgissait dans le flot de sa parole une idée audacieuse, une comparaison inattendue mais lumineuse.

Avant de le croiser à la radio ou sur des plateaux de télé, Serge Bouchard a été pour moi une voix, le soir, quand je faisais la vaisselle. Les dimanches, je ratais rarement ses *Chemins de travers*. Un homme de médias, un pédagogue aussi, mais d'un genre si particulier.

Longtemps, les anthropologues ont été ces chercheurs occidentaux qui allaient «faire leur terrain» très loin, au milieu d'une tribu amazonienne ou africaine. Il avait décidé, lui, d'aller sur la Côte-Nord étudier les Innus. Il avait vécu parmi eux, appris leur histoire, compris leurs mœurs, leurs coutumes, leurs blessures. Une expérience initiatique, des rencontres marquantes. Beaucoup plus tard, il a raconté ses découvertes dans *Le peuple rieur. Hommage à mes amis innus* (Lux, 2017). Il a fait de «l'appropriation culturelle» une vertu, construit des ponts entre les peuples autochtones et le Québec français.

Serge Bouchard a aussi été l'anthropologue de la société contemporaine. Après avoir consacré sa thèse aux camionneurs au long cours – une manière pour lui de rendre hommage à son père –, il s'est intéressé à tous ces «lieux communs» du monde d'aujourd'hui

qui croit tout savoir. C'était lumineux et souvent ironique. Il avait le don d'ébranler nos certitudes, de nous faire voir les choses autrement.

Pas le genre d'intellectuel à polémiquer sur le sujet du jour. Il avait hérité de sa mère une rancune contre l'Église, les élites traditionnelles, les autorités consacrées, les Français snobs. Sinon, les dogmes, les moules idéologiques, le prêt-à-penser, pas trop pour lui. Dans *Un café avec Marie* (Boréal, 2021), son dernier recueil, il rend un hommage senti à l'un de ses profs qui lui avait donné ce conseil: «Ne croyez jamais ce qui se raconte dans les médias, ce qui s'écrit dans les journaux, ce qui est le fruit d'une étude, ce qui est une théorie, une mode, un dogme.» Il a suivi le conseil, ce qui a fait de lui l'un des rares esprits libres de sa génération.

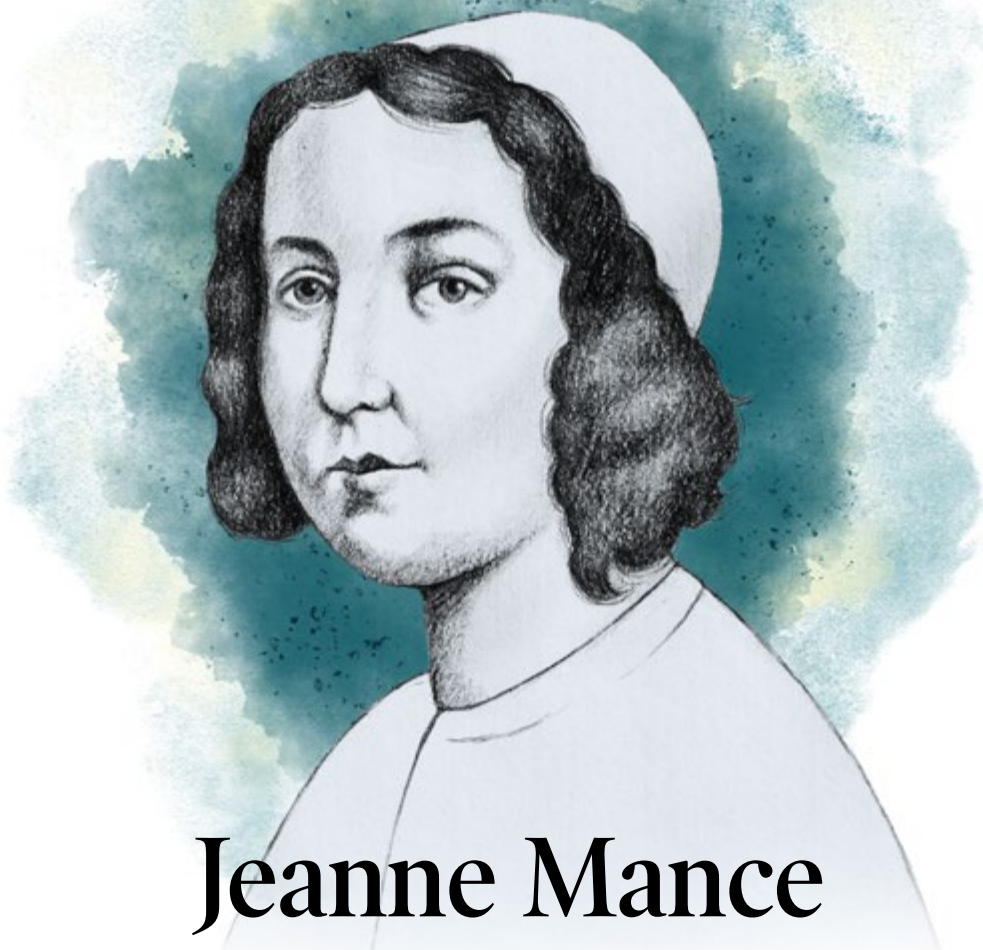
Au début de la soixantaine, il lève le voile sur des pans de sa vie personnelle. Il raconte sa vie de pigiste et de travailleur autonome. Il raconte les morts successives de Ginette et de Marie, les deux femmes de sa vie, toutes les deux frappées par le cancer et mortes avant lui. Servi par la prose d'un véritable écrivain, le partage de ses épreuves lui ouvre un public nouveau, plus large.

Si Serge Bouchard nous a tant touchés, c'est parce que, sur ses derniers milles, il s'est avancé vers nous avec ses blessures, ses failles, sa vulnérabilité, en un mot, son humanité.

Il nous a instruits. Il nous a émus. ■



Historien et professeur à l'Université TELUQ, **Éric Bédard** est aussi vice-président de la Fondation Lionel-Groulx, spécialisée dans la promotion de l'histoire du Québec. Il est notamment l'auteur de *Survivance* (Boréal, 2017) et de *L'histoire du Québec pour les nuls* (First, 2019).



Jeanne Mance

MYSTIQUE, INFIRMIÈRE ET... GESTIONNAIRE | 1606-1673

Lamphone Phonevilay

lamphone.phonevilay@le-verbe.com

Née en 1606 à Langres en France, Jeanne Mance est surtout connue comme une des figures fondatrices de l'Église du Canada. L'histoire générale retiendra également d'elle qu'elle a été une des pionnières de la Nouvelle-France. Quant aux Montréalais, ils voient dans la figure de Jeanne Mance, avec Paul Chomedey de Maisonneuve, la fondatrice de leur ville.

Cependant, le monde de la santé reconnaît dans la vénérable la première « infirmière » laïque du Canada, ainsi que la fondatrice et première « directrice » de l'Hôtel-Dieu de Montréal, qui se classe au deuxième rang des hôpitaux les plus anciens d'Amérique du Nord. Jeanne Mance est donc une figure incontournable de l'histoire canadienne, ayant marqué notre pays à plusieurs points de vue : ecclésial, social, médical et spirituel.

Qu'une femme laïque ait pu jouer un rôle aussi déterminant au 17^e siècle dit quelque chose de sa personnalité, forte, profonde et inspirante. Le 29 avril 2021, en l'intronisant dans le Temple de la renommée médicale canadienne, c'est la Jeanne Mance « infirmière » et « pionnière » dans l'histoire des soins de santé au Canada qu'on a mise de l'avant.

Qu'une figure d'une telle envergure pour le monde médical dans notre pays soit aussi une femme à la foi éminente témoigne du rôle positif que peuvent jouer les croyants pour l'édification de leur société. Jeanne Mance a été considérée à son époque comme « l'ange de la colonie ». ■

✚ Pour consulter la version intégrale de cet article : le-verbe.com/jeanne-mance

ENTREVUE

Jesse Mac Cormack

apprendre à donner

James Langlois

james.langlois@le-verbe.com

Photo de Marc-André Dupaul

Jesse Mac Cormack est de ces musiciens qui prennent leur temps. Même s'il a lancé son premier EP *Music for the Soul* en 2014, il aura fallu attendre six ans pour *Now*, son premier album de longue durée. Il a su se faire connaître entretemps et attiser le désir des mélomanes avec *Crush* (2015) et *After the Glow* (2016), tous deux sous l'excellente étiquette montréalaise de Secret City Records (Patrick Watson, Alexandra Stréliski). C'est également à titre de réalisateur que Jesse Mac Cormack collabore à plusieurs albums, dont *Le silence des troupeaux*, le plus récent de Philippe Brach. Il a généreusement accepté de se confier au Verbe dans cette période de déconfinement.



Qu'est-ce qui t'a conduit à faire de la musique ?

J'y ai touché au secondaire. Elle a toujours été pour moi comme un endroit où je me sentais en sécurité, un point d'ancrage, parce que la vie bouge : on vient au monde, puis on se fait brusquer. Faire de la musique m'a toujours aidé à me valoriser, à être moi-même. Quelque chose de stable.

Tu dis « brusquer » parce que ta situation familiale était compliquée ?

Oui, mes parents se sont séparés alors que j'étais encore jeune, ma mère a fait beaucoup de dépressions. J'ai eu un parcours familial assez rocambolesque. J'ai grandi avec des bases très instables, fragiles. Comme je n'ai jamais eu le sentiment que je pouvais compter sur les autres, je me suis toujours retrouvé dans la musique, où je pouvais m'appuyer sur moi-même. C'est une chose que j'apprends aujourd'hui avec de la thérapie et dans mes relations.

Est-ce que l'idée de fonder une famille était plus difficile à concevoir en raison de ton vécu ?

C'était voulu, mais en même temps, je me suis tiré là-dedans d'une manière très impulsive. C'est une expérience qui m'a beaucoup confronté à moi-même : ce que j'avais vécu dans mon enfance, ce dont j'avais envie, ce que j'allais faire avec un enfant. Tout ça a retourné le fer dans la plaie, et j'ai été mis en face de mes propres blessures et de mes propres manques. D'une certaine manière, ça m'a enraciné et m'a conduit à faire face à certaines réalités.

J' imagine que la paternité a influencé un peu ton rôle d'artiste ou ta manière de créer ?

Maintenant, mes journées commencent plus tôt (ha ! ha !). C'est sûr, je pense qu'elle a influencé les choses dont je parle dans mes chansons, qui sont maintenant beaucoup plus tournées vers l'autre, plus décentrées. Elle m'a ouvert au don de soi. J'ai réalisé à quel point ça pouvait guérir et faire du bien de donner, aussi difficile que ce soit d'être disponible pour quelqu'un d'autre.

De fait, on dirait qu'on voit quelque chose de plus en plus lumineux apparaître dans ce que tu produis.

C'est souvent un mélange de lumière et de noirceur, ce que j'écris. Je te dirais, en effet, que dans mes moments les plus sombres, j'ai toujours vu l'espoir et la lumière au bout. Je me suis toujours accroché à ça. Je pense donc que, oui, il y a de la lumière dans le fait d'exorciser et de mettre sur papier des choses qui travaillent en dedans.

Parlant de noirceur, je pense à ta chanson *Addict*, où tu évoques la dépendance à la pornographie – tu en as parlé publiquement. Qu'est-ce que tu dirais aux personnes qui sont aux prises aujourd'hui avec cette dépendance ?

C'est quand même une vieille chanson. J'ai un autre regard sur tout ça aujourd'hui. Si je me remets à cette époque [NDLR : à la sortie de la pièce, il y a cinq ans], je n'avais pas de partenaire fixe et je consommais de la pornographie sur une base régulière. Ça m'inquiétait : j'avais regardé des documentaires de gens qui ne pouvaient plus avoir de relations. J'étais plus jeune, c'était la première fois que j'étais vraiment en contact avec la porno, je mesurais mal la portée de ce qu'elle pouvait faire. Je me méfiais parce que j'aimais ça et, d'une certaine manière, j'avais honte.

Je n'avais pas tracé la ligne entre les fantasmes et la réalité. Quand tu te retrouves avec quelqu'un, c'est d'accepter qu'on puisse s'ouvrir à la tendresse et à la sensualité sans que ce soit comme dans la porno. Je pense que je suis redescendu sur terre par rapport à ces craintes et j'ai accepté que je pouvais avoir des fantasmes sans qu'ils détruisent ma vie. Je n'ai pas été un cas grave de dépendance, mais je pense que la chanson en parle, et tant mieux si elle peut résonner pour d'autres personnes.

Il me semblait en tout cas que ta prise de parole à l'époque était courageuse et que c'était bien que des gens puissent briser ce tabou sur les dangers de la pornographie.

Il y en a beaucoup, des tabous, n'est-ce pas ? La porno, c'en est un, avoir des enfants aussi. Nous ne sommes pas éduqués là-dessus. Avant d'en avoir un, je n'avais jamais été vraiment en contact avec des enfants, et avec du recul, je ne comprends pas pourquoi on n'est pas éduqués pour devenir parents. Il devrait y avoir une manière d'enseigner à l'école c'est quoi, c'est la base...

Comme la sexualité : on est mal guidés là-dedans. C'est certain qu'il y a toujours une partie de la vie qu'on va apprendre par nous-mêmes. Aujourd'hui, je remets en question bien des choses qu'on apprend à l'école. On n'apprend pas assez comment devenir de meilleurs humains. Le gouvernement finance les antidépresseurs, mais c'est la thérapie qu'il devrait financer. Le monde est à l'envers.

« Il y en a beaucoup, des tabous, n'est-ce pas? La porno, c'en est un, avoir des enfants aussi. »



Music for the Soul
EP, 2014



Crush
EP, 2015



After the Glow
EP, 2016



Now
2019

Justement, il y a un autre tabou assez important au Québec, il me semble, et c'est celui de la spiritualité, de la foi, voire de Dieu. Tu l'as abordé dans ta récente pièce *Incomplete*, que tu dis être un dialogue entre toi et Dieu. Est-ce que c'était juste une analogie, ou penses-tu vraiment qu'il y a quelque chose comme un Dieu?

Oui, ce n'était qu'une analogie pour moi. Je ne crois pas vraiment en Dieu, je ne suis pas croyant. La chanson prend l'image de Dieu qui est comme un mendiant, un drogué, un esclave de tous les vices et qui se retrouve victime de sa propre création, suppliant le monde de changer, de se remettre en question.

Tu dis aussi que cette chanson est une réflexion sur le fait d'avoir un enfant dans un monde où l'avenir semble incertain. Est-ce que tu trouves que la réalité actuelle est inquiétante?

C'est certain. En même temps, je trouve que c'est difficile de se faire une tête sur ce qui se passe réellement parce que c'est beaucoup à travers Internet et les médias qu'on est informé, et la réalité nous semble parfois très vaste et lointaine. Surtout ici, on mène une petite vie paisible. Même si je lis des statistiques ou des articles sur le réchauffement climatique, on dirait qu'il y a comme toujours un doute, surtout quand je regarde dehors et que je vois les arbres en fleurs. Il y a toujours eu des gens qui annoncent la fin du monde...

Comme père, ou tout simplement comme personne, qu'est-ce qui te fait avancer dans cette incertitude, qu'est-ce qui t'encourage? As-tu une espérance pour le futur?

Je pense que ce qui me motive le plus, c'est de grandir sur le plan personnel et de me développer, d'être le meilleur humain que je puisse être et de donner les bases les plus solides possible à mon enfant, de vraiment apprendre à me sécuriser pour la sécuriser. De prendre soin de moi pour pouvoir donner, être présent et soutenir ma fille.

Qu'est-ce qui s'en vient pour toi? Comment vois-tu le déconfinement?

Je suis en train de travailler à mon prochain album. Il va être gros. J'ai vraiment hâte de tourner, ça va être comme une renaissance. ■

✚ jessemaccormack.com





REPORTAGE

Au sanctuaire des bouquins

Texte et photos de Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Aux abords du Saint-Laurent, au Juvénat Notre-Dame à Saint-Romuald, se niche la librairie Secours-Missions. Contre les vents et marées de la révolution numérique, cette bibliopole à vocation culturelle, spirituelle et missionnaire subsiste telle une relique d'une qualité rare et précieuse.

Le réverbère allumé est le signe que le frère Fernand Blanchet est présent. Les habitués savent qu'il l'est du lundi au vendredi, presque tous les jours de l'année, depuis 25 ans. Il faut franchir deux portes d'un gris délavé puis descendre quelques marches en béton pour le rencontrer. Le religieux de la

communauté des Frères de l'Instruction chrétienne est fidèle à son poste, terré derrière ses piles de livres à classer.

« Bienvenue dans la caverne d'Ali Baba ou dans mon arche de Noé ! » lance chaleureusement le frère de 86 ans en guise d'accueil, attablé avec deux acolytes amoureux des livres venus passer du temps en sa compagnie. La cave aux néons scintillants porte bien les traits d'un lieu insolite. Ça et là, de façon éparse, des statuètes, des aubes, des guirlandes de chapelets ou des crucifix ornent les murs. Des dédales de livres à n'en plus finir ouvrent sur un monde de possibles.

Si l'on se prête au jeu de donner le titre d'un livre au frère libraire, il y a fort à parier que son flair nous y conduira. « Si je n'ai pas changé l'endroit d'un livre, je sais qu'il est toujours là. Je n'ai pourtant pas de répertoire informatique. Tout est dans ma tête ! »

Entré en communauté en 1948, il avait d'abord été professeur d'anglais, puis bibliothécaire. On lui a finalement confié la tâche de gérer un colossal don de livres dans le but de les envoyer en Afrique. «Le regroupement des écoles de la région de Kamouraska faisait un grand élagage dans les bibliothèques de 43 écoles. Il m'est arrivé un camion de 65 pieds contenant 354 boîtes de livres. Cinq jours plus tard, nous recevions un autre don de 23 000 livres», se remémore le bouquiniste comme si c'était hier.

Depuis, les imprimés n'ont cessé d'affluer à bon port. Des communautés religieuses qui plient bagage, des écoles qui se modernisent, des personnes qui décèdent: les occasions de dons aux frères enseignants et missionnaires tout désignés pour les recevoir se multiplient.

UNE LIBRAIRIE HUMANITAIRE

Après quelques tentatives d'expéditions de contenants de livres au Congo, les frères constatent qu'envoyer des manuels scolaires et des bouquins ne répond pas aux besoins réels des personnes sur le terrain. «Vaut mieux montrer à quelqu'un à pêcher que de lui donner un poisson», a appris le frère Blanchet de ses expériences comme missionnaire sur le continent africain.

Prêt à se réadapter, il saisit les occasions pour donner un second souffle aux nombreux ouvrages dont il hérite. Alors qu'il parvient à en écouler pendant quelques années au Marché du livre usagé de l'Université Laval, son entrepôt prend la forme d'une librairie dans le sous-sol du couvent. Et toutes les fois où le frère annote un livre d'un nouveau prix, il sait qu'une partie de la somme reçue soutiendra directement les missions de ses confrères. «Ce sont des 5 \$ qui portent du fruit. Cette année, malgré la pandémie, nous avons amassé 15 000 \$. C'est de l'argent pour les missions.»

Preuve à la main, le frère Blanchet brandit fièrement la liste variée des œuvres

soutenues, principalement à visée éducative. Dans plusieurs pays d'Afrique, en Haïti, aux Philippines ou au Mexique, l'argent sert entre autres à l'achat d'instruments de musique, de matériel informatique et scolaire, à soutenir des jeunes, des sourds-muets, à construire des citernes, à cultiver des plantes médicinales... Bref, les frères sont soucieux de répondre aux besoins concrets et s'assurent que l'argent arrive bel et bien à destination.

«En achetant ici, on contribue à une œuvre caritative très louable. Le plaisir d'acheter pour lire est combiné à l'encouragement d'une œuvre humanitaire», ajoute avec enthousiasme Rémi Ferland, enseignant de littérature, qui fréquente le lieu pour se ressourcer,





dénicher des perles rares ou même faire réparer des livres.

« On m'appelle le chiro des livres », commente le frère Blanchet, qui nous dirige vers sa relieuse de 1908 dénichée chez les Ursulines. « Lorsqu'un livre est flambant neuf, on le garde ou on le donne à un ami. Mais s'il est brisé, on va l'envoyer aux missions ! » lance-t-il, un brin ironique. Des livres écornés, il nous apprend qu'il en ressuscite une trentaine par jour. Et seulement dans la dernière année, Rémi lui en a apporté au moins 1400. « Voilà, ce livre est bon pour un autre siècle ! » lui disait le frère après une réparation.

FRÉQUENTER LES OUBLIÉS

Impossible de ne pas faire quelques pas dans la bouquinerie sans s'arrêter et s'incliner devant la somme de la connaissance, plus grande que ses parties. Sur les étagères, le contemporain se mélange au classique. Ici, une collection de Tolstoï ; là, l'héritage de communautés religieuses ; plus loin, les livres de répertoire, les dictionnaires, les œuvres en latin et en grec. Dans notre discussion, nous évoquons Félix Leclerc, Marie de l'Incarnation, Robert

Rumilly, Pamphile Lemay, pour ne nommer que ceux-là.

Bien des noms qui sont passés dans l'oubli chez les jeunes générations. Un décalage entre la culture contemporaine et historique que les Frères de l'Instruction chrétienne remarquent chez leurs étudiants, nous rapporte le frère Blanchet : « Un de mes confrères donnait un cours de religion et parlait de tabernacle et de ciboire. Puis un jeune lui demande : "Pourquoi l'Église catholique a volé tous nos sacres ?" »

En tant qu'enseignant de la culture classique, Rémi est du même avis. « Parcourir les rayons de Secours-missions, c'est prendre instantanément la mesure de l'éradication de la culture classique dans la vie culturelle d'aujourd'hui ainsi que dans le secteur de l'enseignement », analyse le professeur, le nez piqué sur une section de livres anciens.

À LA CHASSE AU TRÉSOR

Dans cette crypte qui se découvre par le bouche-à-oreille, à l'abri du mercantilisme, règne un silence où les livres parlent, où l'information n'est pas livrée au moindre clic. Dans la cadence d'un

autre rythme, en compagnie du frère Blanchet, dont la « hantise est qu'il y ait trop de monde », on apprend à apprécier la beauté des bijoux culturels qui se dévoile à qui sait parcourir les allées avec révérence.

« Cet été, je suis allée à l'île d'Anticosti, se remémore Francine Huot, une bénévole assidue. Je me suis intéressée à l'histoire de l'île et j'ai trouvé à portée de main, au-dessus d'une pile, un livre datant de 1902, écrit par M^{gr} Guay, un curé de l'île qui en avait écrit l'histoire. Il y a des trésors dans l'histoire du Québec et dans le patrimoine qu'on trouve ici et pas sur Internet. »

« Un livre, on le reçoit, renchérit Rémi. Ce n'est pas comme sur Internet, où l'on trouve des informations morcelées. Un livre, c'est plus que cela. Se rendre au sommet d'une montagne en hélicoptère pour aller chercher la fleur n'est pas comme faire de l'alpinisme. L'important est tout le chemin que tu parcoures pour aller jusqu'à la fleur. »

Dans la caverne du frère Blanchet, on apprend à cueillir les livres, comme les fleurs. Et on en ressort un peu moins ignorant, un bouquet de perles rares à la main, heureux du chemin qu'il reste à parcourir. ■

PORTRAIT



AFFAMÉE DE DIEU

Dominique Gendron, alcoolique et outremangeuse

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com

S'empiffrer ne suffisait plus, et se souler non plus. Religieuse ou pas, obèse ou pas, soule ou pas, il en aura fallu du temps pour que Dominique trouve enfin un sens à sa fuite sans fin et sans fond.

Toute son enfance avait pourtant baigné dans les chants et les joies familiales. Son père était marguillier à la paroisse et chantait à la messe. Elle aimait cet esprit de fête, les weekends de jeunes et, évidemment, Jésus!

Puis, un jour, son père fait un infarctus.

«Tout a basculé pour moi à ce moment-là. Pour la sécurité de la famille et peut-être un peu par peur de ne pas y arriver, mes parents ont décidé de vendre la maison familiale. C'est alors que les plus vieux de mes frères et sœurs sont partis faire leur propre vie, et moi, je me suis retrouvée en appartement avec une partie de la famille. Je ne le savais pas encore à ce moment-là, car j'étais très jeune, mais cette séparation d'avec ma famille allait me briser. C'est cette famille-là, cet attachement-là, ce lien affectif vital là que j'allais chercher toute ma vie durant, du moins jusqu'à mes 45 ans!»

VOCATION RELIGIEUSE

Lors d'une «Journée des vocations» au cégep, elle et son amie tombent sur le

stand d'une nouvelle communauté religieuse catholique.

«J'ai lu leur dépliant. On y parlait de vie de famille, de musique, d'animation... tout l'esprit de famille qui me manquait! Je me sentais interpellée. Mon amie m'a demandé si je voulais l'accompagner pour un stage de deux semaines. J'ai dit oui. À la fin du stage, elle est partie, mais moi, je suis restée!»

Au bout de sept ans, la communauté (qui sera d'ailleurs dissoute en 1994) battait de l'aile et Dominique décide de partir.

À 25 ans, elle se retrouve dans le monde pour la première fois. «J'ai vécu une crise d'ado: sexe, drogue, rock and roll. Évidemment, à cette période, j'ai *flushé* Dieu – j'étais incapable de mener une double vie; avoir un amant dans mon lit la nuit et vivre ainsi avec Dieu sur la conscience? Non! je n'y arrivais pas!»

Après quelques années, elle part dans le Sud pour travailler comme G.O. dans un Club Med.

«Faut croire que Dieu est partout! C'est à cet endroit, un jour de congé, que j'arrive devant une petite chapelle ouverte sur le bord de la route. Une messe y est célébrée. J'entre... et c'est là qu'un sentiment de paix m'envahit... Je tombe

à genoux en remerciant Dieu et en le suppliant de me pardonner, de m'aider!

— Et après? Tu as fait quoi?

— Après? J'ai terminé ma saison et je suis rentrée. J'avais besoin de faire le point sur ma vie. Mon désir de vocation remontait sans cesse. J'étais incapable de continuer comme ça, avec l'impression de vivre à moitié. C'est que, intérieurement, je me disais toujours que, si le but de la vie, c'était d'aller à Dieu après la mort... Eh bien, pourquoi ne pas être unie à lui totalement dès maintenant? Tu comprends? Pour moi, vivre avec Dieu, c'était *nécessairement* être religieuse.»

Elle part faire une retraite dans un monastère. Là, elle rencontre un membre d'une communauté religieuse naissante. Elle tombe en amour avec la communauté. En moins de deux, elle vend tous ses biens, quitte son pays et part pour la France faire son stage à la maison mère, et s'y installe définitivement.

BOUFFE ET PASTIS

Dominique ne savait pas encore qu'elle trainait avec elle ce vide intérieur qu'aucun endroit, qu'aucune communauté et qu'aucune substance ne peuvent combler. Elle s'empiffrait quotidiennement. «Je mangeais mes émotions, mais je

« Je n'avais jamais accepté que j'avais une maladie qui s'appelait la maladie des émotions. La vraie solution, c'était Dieu ! »

n'avais aucune idée, à cette époque, que ça existait, ça ! » admet-elle.

La communauté vivait de la providence. À la cuisine, on s'était rendu compte que la nourriture disparaissait. On avait décidé de mettre certains aliments sous clé. « Je savais que je n'étais pas seule à aller m'y ravitailler ! Mais... bon... j'y suis allée assez souvent ! Il m'était arrivé d'avoir la clé – quand j'étais responsable de la cuisine, par exemple. La nuit, j'allais piger dans le garde-manger en cachette. Les fois où je n'avais pas la clé, je m'absentais pendant la prière communautaire, prétextant aller aux toilettes, et j'allais vite dans la cuisine pour piquer de la nourriture. Une fois, en pleine nuit, je me suis fait un gâteau au yogourt avec de la farine et tout ce qui va avec... c'était très rapide comme recette. Je me suis cachée dans le *walk-in* pour le manger... C'est tellement triste aujourd'hui quand j'y repense ! »

Un des monastères où elle habitait se trouvait en Provence, et qui dit Provence dit pastis. Responsable des poubelles, Dominique devait, chaque jour, les porter au bout du chemin, à la sortie du rang. Au bout de cette route, il y avait un couple qui l'invitait toujours à boire un pastis.

« Ils étaient si gentils, alors je disais toujours oui. Je rentrais au monastère en douce, mais un jour que j'ai dû passer voir la mère supérieure, elle m'a fait la remarque que je sentais l'alcool. J'ai nié, évidemment ! Une autre fois, dans notre maison de Belgique, alors que je tenais le stand pour vendre nos produits artisanaux dans le village de Noël, il y avait un gentil paysan qui remplissait

mon verre de rum and Coke de temps en temps ! Loin des regards, il m'avait même embrassée ! Ça n'avait pas de bons sens ! J'avais un comportement indigne d'une religieuse ! Mais tout cela était plus fort que moi. J'étais incapable de ne pas boire quand on m'offrait de l'alcool, et incapable aussi de ne pas m'empiffrer chaque jour.

— Tu n'avais aucune idée à ce moment-là que tu étais peut-être alcoolique ou outremangeuse ?

— Non ! Je ne savais pas que je mangeais mes émotions ! Au fond, j'étais une petite fille qui n'avait pas grandi. Pour moi, ma consommation d'alcool était normale ; j'avais grandi dans une famille où l'on fêtait, où l'on dansait des rigodons, où l'on jouait de la musique en buvant du gin ! Tout ça, c'était normal pour moi. »

« GROS » ANONYMES

Au bout de huit ans, Dominique quitte la communauté, non sans avoir tenté, dans les dernières années, de comprendre ce qui clochait chez elle.

Malheureuse, elle atteignait les 105 kilos. De retour au Québec, petit à petit, elle désirait refaire sa vie. « J'étais incapable de m'abandonner à Dieu. Je le gardais loin de moi, car j'avais peur qu'il me demande – encore ! – de devenir religieuse, alors que, visiblement, l'expérience n'avait pas été concluante. Le désir de partager ma vie avec un homme et de me marier naissait en moi. J'ai erré encore huit longues années à me chercher ainsi, en fuyant encore davantage dans l'alcool et la nourriture. »

En 2016, un ami d'enfance retrouvé sur Facebook, à qui elle se confie, lui demande pourquoi elle ne va pas chez les Alcooliques Anonymes (AA). Elle lui répond du tac au tac qu'elle n'est pas alcoolique.

« Parallèlement, je voyais bien que je mangeais compulsivement. Un jour que j'avais mangé trois poutines dans la même journée, je me suis dit que, si AA existait pour les alcooliques, il devait bien exister quelque chose pour les gros ! Sais-tu ce que j'ai fait ? Ah ! Je suis allée sur le Web et j'ai tapé : “Gros Anonymes”. Je suis tombée sur “Outremangeurs Anonymes” (OA). Quand j'ai lu la description, je me suis reconnue à 100 % ! »

Dominique commence à assister aux réunions et cesse de manger ses émotions, mais continue à les boire. Un soir de grand froid, elle se concocte un gin chaud. Le verre devient quotidien, puis la bouteille hebdomadaire, et finalement ça devient une bouteille de vin par soir. « J'ai transféré la nourriture dans l'alcool. »

L'ami lui propose une retraite dans laquelle une personne peut l'accompagner dans sa démarche. Grâce à cette aide concrète, elle voit et admet qu'elle est alcoolique, certes, mais elle en vient à croire que Dieu seul peut la sortir de là : « Je n'avais jamais accepté que j'avais une maladie qui s'appelait la maladie des émotions. La vraie solution, c'était Dieu ! J'ai dû mettre de côté tout ce que je savais sur Dieu, tout ce que j'avais appris sur Dieu, vécu avec Dieu, pour que mon esprit s'ouvre à une autre façon de le voir et de le recevoir. »

Après deux années d'abstinence et de liberté, Dominique se pince plusieurs fois par jour pour être certaine que tout cela est bien vrai. « Maintenant, j'en suis à accepter mon célibat. Je vis seule. Je travaille depuis la maison – Covid oblige – et je suis en paix. Je ne suis pas juste en paix ; je suis dans mon havre de paix. Je revis mon histoire d'amour avec Dieu. Ce que j'ai cherché dans l'alcool, la nourriture, les communautés et le sexe, c'était Dieu ! » ■

UN TRANSPORT EN COMMUNION

Émilie Frémont-Cloutier

emilie.fremont-cloutier@le-verbe.com

Pouiches. C'est le terme qu'a utilisé Catherine Dorion pour qualifier les idées de la CAQ en matière de transports collectifs. Un caractère «pouiche» qui s'explique notamment par le fait que la ministre responsable de la Capitale-Nationale ne prendrait vraisemblablement jamais le bus.

J'aime prendre régulièrement le transport en commun. Donc, suivant ce raisonnement, j'ai bon espoir de me prémunir contre le risque de développer des idées «pouiches» à ce sujet.

Me voilà rassurée!

J'aime ça au point où ça peut sembler intrigant. Ça me plaît même quand un parcours s'éternise.

C'est même à se demander si je ne suis pas un brin masochiste d'aimer ça jusqu'à y perdre du temps.

À l'instar de la députée de Taschereau, j'y vois une expérience citoyenne pertinente.

Mais je crois qu'il y a plus.

C'est que le transport en commun est l'un des lieux propices pour croiser des personnes dans un contexte où ils seront plus authentiques, ce qui crée parfois des moments empreints de beauté et d'humanité. Par exemple, une personne qui, ayant sa journée de travail dans le corps, va s'assoupir ou, pour un temps, mettra de côté son étiquette professionnelle. Posture douteuse et filet de bave inclus.

Lors de ma plus récente balade en bus, en attendant son passage, j'ai pu discuter avec

une personne qui avait perdu son emploi à cause de la pandémie. J'ai aussi contemplé une famille toute pleine de tendresse et de complicité, une femme épuisée finissant son quart de travail en CHSLD, une femme aînée toute digne et rayonnante. Finalement, j'ai croisé un homme, probablement itinérant, qui n'aura pas d'autre plafond sur la tête de la journée parce que ça lui a pris toutes ses dernières ressources pour pouvoir monter.

Vous me direz que, dans les transports en commun, la plupart des gens entrent dans leur bulle, enfilent des écouteurs ou se plongent dans leur cellulaire. Il n'en reste pas moins que, par une présence discrète, pendant cet instant de transit, il m'a été donné de prier pour eux.

Chaque fois, cette expérience de rencontre et de prière pour des personnes qui me sont pour la plupart inconnues revitalise ma foi. Contempler cette vie battre autour de moi nourrit mon amour du prochain comme ma soif de justice qui, dans ma vie spirituelle, sont intimement liés.

C'est pourquoi, en croisant certaines personnes ce jour-là, j'ai voulu confier à Dieu leur vie personnelle, leurs relations, et aussi l'amélioration de leurs conditions de vie.

L'autobus est un lieu où des rencontres humaines significatives ont le potentiel de se déployer. Un endroit où, si nous prenons le temps de nous arrêter et d'être présents à ce qui nous entoure, il nous est donné de contacter la richesse de l'humanité, de prier ou d'être une oreille attentive pour notre prochain.

Des idées qui sont loin d'être «pouiches». ■



Émilie Frémont-Cloutier est formée en travail social. Œuvrant comme missionnaire de rue, bénévole et travailleuse dans le milieu communautaire, elle a soif de justice sociale et cherche passionnément l'extraordinaire qui se cache dans la vie des gens ordinaires.

PATIENCE ET « LANGUEUR » DE TEMPS

Simon Lessard

simon.lessard@le-verbe.com

Hormis les travailleurs de la santé et les livreurs d'Amazon, nombreux sont ceux qui ont eu l'impression de passer la dernière année à attendre : attendre la réouverture des salles de classe ou des salles à manger, attendre pour se faire tester ou vacciner, attendre pour se visiter ou pour voyager. Notre rapport au temps s'est allongé et notre patience a été plus d'une fois éprouvée.

Pourtant, avant les mesures de guerre sanitaire, les jeux de démineur et de patience avaient perdu la cote. Résignation facile des faibles pour les uns, vice bourgeois du statu quo pour les autres, cette vertu d'un autre temps serait devenue une force d'inertie réactionnaire dans un système où la vitesse et le changement sont devenus la mesure du succès.

Il faut dire que le mot lui-même ne partait pas avec une longueur d'avance. Apparenté au grec *pathos*, le mot « patience » renvoie à l'idée de souffrir. Mais n'oublions pas trop vite que, sans pâtir, il est impossible de compatir. La patience est le courage de celui qui aime avec *passion*. Car qui patiente, en file à la SAQ ou derrière son masque, révèle la valeur qu'il accorde à ce pour quoi il sacrifie son temps.

Déjà chez les Grecs, Pénélope a attendu fidèlement 20 ans qu'Ulysse son époux rentre à la maison. Darwin, lui, disait que les muscles des épaules sont ceux de la patience. (Comme quoi on peut évoluer et devenir fort même en ne faisant rien !) Les chrétiens ne sont pas en reste, eux qui chantent avec l'apôtre Paul que « l'amour prend patience » et qui prêchent depuis sainte Catherine de Sienne que « la patience est la mère de la

charité ». Voilà pourquoi le penseur danois Kierkegaard renversait l'argument du plus fort : la patience est l'arme du faible, car elle n'est pas une possession, mais une dépossession. « C'est lorsque je suis faible que je suis fort. Heureux les pauvres ! »

Pour le philosophe juif Emmanuel Levinas, la patience est une vertu par laquelle une créature finie peut s'ouvrir au Dieu infini. En expérimentant ses limites, l'homme découvre son besoin de recevoir d'autrui. Cette épreuve de l'altérité, qui peut se vivre aussi bien dans l'amitié, dans la maladie ou dans la recherche de la vérité, renverse nos prétentions à l'auto-suffisance. Je ne peux tout me donner à moi-même immédiatement. Mes désirs tyranniques doivent se soumettre à la médiation d'autrui et du temps.

N'est-ce pas aussi l'enjeu de la prière, où ma volonté se bute à celle du tout Autre qui peut donner maintenant, jamais ou avec délai ? Dans tous les cas, l'attente creuse paradoxalement une ouverture à l'inattendu. Quand l'impatient perçoit le temps comme une menace, le patient le contemple comme une promesse.

École d'humilité et d'abandon, donc, la patience est un pied de nez à la dictature de l'instantanéité et probablement notre dernier rempart contre l'empire du contrôle systématique. Patienter c'est, à temps et à contre-temps, s'exercer à espérer ce que l'on ne peut que recevoir : être aimé d'autrui et sauvé de soi. ■



Rédacteur et responsable de l'innovation au *Verbe*, **Simon Lessard** est diplômé en philosophie et théologie. Il aime entrer en dialogue avec les chercheurs de vérité et tirer de la culture occidentale du neuf et de l'ancien afin d'interpréter les signes de notre temps.

Le Verbe témoigne de l'espérance chrétienne dans l'espace médiatique en conjuguant foi catholique et culture contemporaine.

Sans publicité, Le Verbe médias est financé par les dons de ses lecteurs. Nous remettons des reçus de charité pour tout don de 100 \$ et plus. Visitez le-verbe.com pour contribuer ou vous abonner gratuitement et recevoir 6 numéros par année et 2 numéros spéciaux en prime.

CONSEIL DE RÉDACTION

Ariane Beauféray, Sophie Bouchard, Noémie Brassard, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Valérie Laflamme-Caron, Simon Lessard et Antoine Malenfant.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Gabrielle Bélanger, Sophie Bouchard, Raphaël de Champlain, Denis Saint-Maurice, prêtre, et Catherine Sugère.

DIRECTRICE GÉNÉRALE

Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF

Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

James Langlois

RESPONSABLE DE L'INNOVATION

Simon Lessard

JOURNALISTE

Sarah-Christine Bourihane

GRAPHISTES

Marie-Pier LaRose et Judith Renaud

ACCUEIL ET CHARGÉE DE PROJETS

Florence Jacolin

ÉDITEUR

Ambroise Bernier

RÉVISEUR

Robert Charbonneau

Les illustrations des pages 3, 4, 17 et 18 sont de Marie-Hélène Bochud.

Photo de couverture:
Marc-André Dupaul.

Le Verbe est imprimé chez Solisco et est distribué par À l'Affiche 2000 inc. et Diffumag.

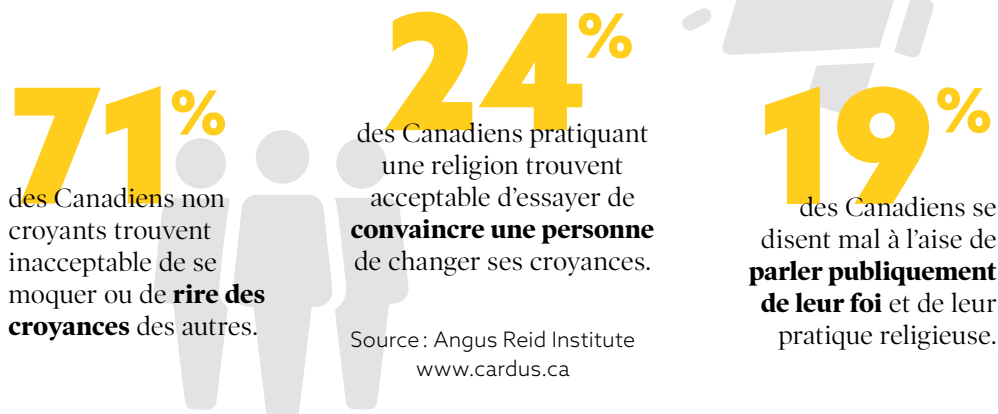
Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux:
Bibliothèque et Archives Canada;
Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2371-4670 (imprimé)
ISSN 2371-4689 (en ligne)

2470, rue Triquet, Québec
(Québec) G1W 1E2
Tél.: 418 908-3438 • info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

DES CHIFFRES ET DES MOTS



LA RÉDAC RECOMMANDE

L'approche de *La grande Marie*, un essai dense et déroutant, ne laissera personne indemne. Par la vie et l'œuvre de Marie de l'Incarnation, Carl Bergeron explore le « luxe de sainteté », cette foisonnante moisson d'âmes mystiques et d'amour brulant des débuts de la Nouvelle-France. Dans une langue riche et belle qui



fait honneur à la plume de l'ursuline tourangelle, l'auteur en appelle à la grandeur de Marie – à ne surtout pas confondre avec la grandiloquence –, laquelle était inversement proportionnelle au confort, à la sécurité et au succès de la colonisation.

Carl Bergeron, *La grande Marie ou le luxe de sainteté*, Médiaspaul, 2021, 80 pages.

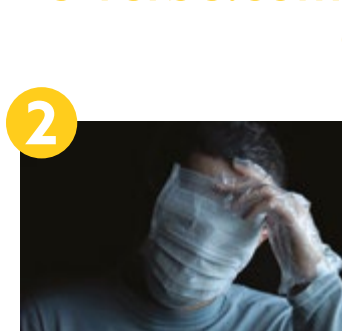
Articles les plus  ce mois-ci sur

le-verbe.com



L'inclusion c'est bien, la communion c'est mieux!

de James Langlois



La crise sanitaire est une crise spirituelle

de Jérôme Blanchet Gravel



L'amour n'est pas Dieu

de Laurence Godin-Tremblay

**POUR TÉLÉCHARGER
VOTRE PASSEPORT SALUTAIRE,
C'EST PAR ICI**



Postes-publications N° 40063100

le-verbe.com/infolettre